

Lacan Quotidien



N° 809 – Lundi 24 décembre 2018 – 10 h 31 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Par ricochets

EN AVANT

Expériences indiennes

par Frank Rollier

Frontières, barrages, amoncellement

par Luc Garcia

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Affordable Solution for better living

par Valérie Pera Guillot



Expériences indiennes

par Frank Rollier

Enjoy !

À Bangalore, la capitale indienne de la *high-tech*, l'opéra construit par les Anglais en 1930 a été récemment transformé en Samsung Opera House. Il attire les foules, notamment la jeunesse branchée à laquelle est proposé un choix d'« expériences d'immersion » qui consistent à « vivre » des films en réalité virtuelle, assis dans un fauteuil animé de mouvements en trois dimensions.

Possédés par le désir de l'Autre, les visiteurs sont fascinés, puis béats et mutiques lorsqu'ils se risquent à essayer les objets offerts à leur jouissance. Après une première expérience supposée susciter l'enthousiasme, le badaud est incité à poursuivre sa visite en déambulant parmi les nouveaux produits de la marque Samsung qui, à peine aperçus, lui manqueront déjà.

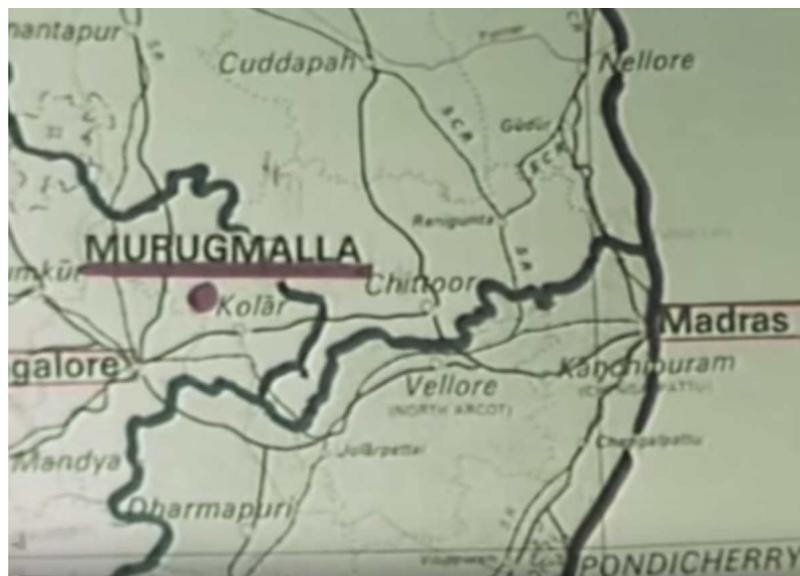
J.-A. Miller soulignait qu'à notre époque, tout discours est « transformé en une expérience subjective vécue, privatisée », où « le fait d'acheter, d'être tenté d'acheter » est transformé en « une expérience émotionnelle du sujet » (1). Ici, le discours capitaliste, maître en savoir-faire aguicheur, promet au curieux que l'objet qu'il choisira « rendra sa vie quotidienne plus amusante et plus créative ». Plus-de-jouir garanti !

Dieu est inconscient (Lacan)

À deux heures de route du Samsung Center, à Murugmalla, se trouve un *dargah*, tombeau de saints musulmans du XVI^e siècle qui est un lieu de pèlerinage réputé pour le traitement des troubles mentaux, diagnostiqués ici comme « possession par un démon ». Ce sanctuaire se réclame du soufisme, ce qui assoit la croyance en un pouvoir d'intercession des saints qui y sont enterrés.

Dans ce lieu que nous avons étudié de près il y a bientôt quarante ans (2) et dont la fréquentation a explosé depuis lors (environ 500 visiteurs par jour), les pèlerins qui acceptent la nomination de *possédés* trouvent une occasion unique de prendre la parole.

Les responsables du *dargah* (les *khadims*) les invitent à tourner autour des tombes pour que se manifeste la présence (*hazri*) des djinns possesseurs. Se soutenant d'une identification « par le symptôme » aux possédés les plus familiers du lieu, les nouveaux venus font l'expérience d'un combat qui s'instaure entre le saint et le démon. Sous couvert de cette enveloppe signifiante ritualisée, le sujet est déresponsabilisé ; ce n'est pas lui, mais son démon qui prend la parole, souvent se nomme et avoue sa faute, voire révèle l'origine de la possession. Il s'agit d'une faute commise contre l'ordre social ou religieux soit par le *possédé*, soit par l'un de ses parents ou ancêtres qui peut alors être nommé. C'est cependant souvent à Dieu qu'est laissée « la charge de la cause » (3). Le saint vénéré dans le *dargah* incarne le père « toujours-déjà-mort », qui rappelle la loi et interdit la jouissance. Au fil de circumambulations (*Tawaf*) répétées pendant des heures, voire des jours ou des semaines, le démon est supposé consentir à se soumettre au saint, ce qui signera la dépossession. Toutefois, certains desdits *possédés* refusent de tourner rond au nom du Père mort ; ils ont un comportement erratique, parfois violent, ce qui peut amener à les maîtriser ou les attacher.



C'est à propos des mystiques que Lacan avance qu'« il y a lieu d'authentifier l'expérience religieuse comme expérience subjective [...] parce que là l'expérience apparaît en effet privatisée au niveau du sujet » (4). À Murugmalla, le sujet peut dire sa jouissance lors de la transe, extraire quelque chose de l'objet qui le possède. Structure sociale indienne oblige, cette « mise en scène de la castration qui vise à réduire la Chose » (5) se déroule toujours en présence de quelques autres de sa famille qui prêtent une oreille attentive aux paroles du démon. Toutefois, les revendications, injures ou obscénités proférées ne sont jamais reprises par le possédé lors du récit de son *Tawaff* qu'il peut faire à un observateur, ni par ses parents ni par le *khadim*. L'amnésie ou le refoulement portent précisément sur ce dire du sujet.

Cette thérapie religieuse peut réaliser un nouveau nouage, symbolisé par le geste du *khadim* qui, à l'arrivée du *possédé*, commence par lui attacher autour du bras une amulette qui est appelée du nom même des saints (*Ammajan-Babajan*). Parole et corps trouvent ainsi à se nouer, comme en témoignent aussi les « opérations » supposées se réaliser lors de rêves, dont certains possédés « guéris » sont fiers d'exhiber la cicatrice. La transe peut donc parfois

amener des effets thérapeutiques (comme j'avais pu l'observer et ce que des études anthropologiques menées dans un lieu semblable confirment) (6), voire des remaniements familiaux, pour le meilleur ou pour le pire. Certains alternent les trances avec des traitements psychiatriques, d'autres trouvent asile à Murugmalla, où ils occupent parfois une fonction d'aide d'un des *khadims*.

La « guérison », lorsqu'elle se produit, s'accompagne souvent d'un rêve de départ. Elle réactualise la dette, dont Dieu devient l'adresse, et elle engendre un transfert sans fin au *dargah* et à ses saints, qui implique, lors de futures visites, diverses modalités de paiement ou de sacrifice : dons d'argent, de nourriture, offrande d'une chèvre...

À deux adolescentes désespérées et qui, toujours en présence de proches, nous parlaient volontiers de ce qui les conduisait en ce lieu, je me suis autorisé à donner les coordonnées d'une psychologue bien orientée à Bangalore...



Et la psychanalyse lacanienne ?

Pas à pas, la psychanalyse lacanienne gagne du terrain en Inde. Son cœur se trouve à Kolkata (Calcutta), ville où fut fondée en 1921 une Société de psychanalyse (plusieurs années avant la France) et qui fut aussi le berceau des luttes pour l'indépendance du pays. Santanu Biswas, professeur de littérature anglaise à la Jadavpur University, anime depuis de nombreuses années deux cours de psychanalyse qui ont un grand succès. Formé en Australie, auteur du livre *The Literary Lacan. From Literature to 'Lituraterre' and Beyond* (7), préfacé par J.-A. Miller, il est encore aujourd'hui le seul praticien lacanien de Kolkata, certains de ses élèves étant partis faire leur analyse à l'étranger (en Australie, aux États-Unis, en France).

Invité dans ce cadre universitaire à parler de « *Hysteria today in the lacanian orientation* » (« L'hystérie aujourd'hui, dans l'orientation lacanienne »), j'y rencontrai un groupe de 60 étudiants (débutants et avancés), riches de questions sur la cure, sa durée et ses effets, mais en manque d'une réelle formation analytique.

Le Kolkata Lacanian Circle, formé par les étudiants les plus anciens, avait organisé une soirée consacrée à la discussion d'un cas clinique de psychose extraordinaire. Une autre, très animée, fut dédiée aux cartels, sous la forme d'une conversation à bâtons rompus. Comment un groupe de lecture d'une vingtaine de personnes, animé par Santanu Biswas, pourrait-il se transformer en cartels, associer un *plus-un*, alors qu'ils n'en ont encore aucune expérience ? Quelles différences entre travailler en cartel ou dans un groupe classique ? Quelle est la fonction du *plus-un* et comment le choisir ? Le cartel pourrait-il constituer « un refuge contre le malaise dans la civilisation », comme Lacan le disait de son École ? (8) Arunava Banerjee, qui débute une pratique à New-Delhi, après avoir passé plusieurs années à se former en France, a pu témoigner par Skype de son expérience de plusieurs cartels et de la façon dont il a réussi à surmonter son inhibition face au savoir de collègues plus avancés.

Les suites de ces rencontres laissent augurer de la formation prochaine de plusieurs cartels, avec des *plus-uns* extérieurs au Kolkata Lacanian Circle, se réunissant donc par Skype, échangeant aussi par mails, et déclarés à la New Lacanian School (NLS). Depuis une précédente visite en 2014 (9), l'orientation vers l'École de cette communauté studieuse et passionnée se précise et c'est *l'expérience* du travail en cartel qui va rendre possible ce nouveau pas.

1 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », leçons des 14 & 21 mai 2003, disponibles sous le titre « Religion, psychanalyse » sur le site de l'ECF, [ici](#).

2 : Rollier F., « Walking round on the straight path in the Name of the Father », in *Managing distress. Possession and therapeutic cults in South Asia*, Manohar, New-Delhi 1999. CNRS et Rollier F., Film *Murugmalla*, 1981, à retrouver [ici](#).

3 : Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 872.

4 : Miller J.-A. : « Religion, psychanalyse », *op. cit.*

5 : Miller J.-A., « La possession : une expérience du sujet », in *La Possession*, Archives de psychanalyse, Éolia, 1992.

6 : Pfeiderer B., « Mira Datar Dargah : the psychiatry of a muslim shrine », in *Ritual and religion among muslims in India*, Manohar, New-Delhi 1981, p. 195-233.

7 : Biswas S. (s/dir.), *The Literary Lacan. From Literature to 'Lituraterre' and Beyond*, Seagull books/University of Chicago Press, 2013.

8 : Lacan J., Note adjointe à l'Acte de fondation, juin 1964.

9 : Cf. Rollier F., « Nouvelles de l'Inde. Le nœud Bo à Kolkata », *Lacan Quotidien*, n° 442, 26 novembre 2014, disponible [ici](#).



Frontières, barrages, amoncellement

par Luc Garcia

« Longtemps, la Terre avait été plate. L'habitude, l'expérience, un mélange de savoir et de crainte, la tradition chrétienne et surtout le bon sens, maître mot de tant d'erreurs, voyaient dans la planète une espèce de plate-forme.

Quelques secondes plus tard, sur la Pinta, la Niña, la Santa Maria, les bombardes se mirent à tonner. Les deux moitiés du monde étaient réunifiées.

Jean d'Ormesson Histoire du Juif errant. »



C'était interdit pendant deux décennies. Enfin, en mai 1970, un Boeing 707 d'Air France relie Paris à Tokyo *via* une escale technique à Moscou et survole le territoire soviétique. L'avion suit la ligne courbe du cercle polaire, pour partie puisque la terre est ronde. Le gain de temps – plusieurs heures – n'est pas négligeable. Le virage est politique. Aller à Tokyo depuis Paris nécessitait l'emploi d'un tracé tortueux et

complexe pour la navigation aérienne. La polarité magnétique capricieuse à l'approche du Pôle Nord imposait de manœuvrer finement les appareils d'orientation ; un bureau d'escale avait ouvert à Anchorage en Alaska. Certes, cette option nord-américaine était une prouesse technique, après les premières liaisons par le sud – Rome, Beyrouth, Téhéran et Manille – dans les années 1950. Mais l'une comme l'autre résultaient de l'interdiction faite à Air France, en tant que compagnie nationale, de survoler l'URSS. Lacan le mentionne en mai 1971 au retour d'un voyage au Japon, remarquant, non sans humour, qu'une fois la route ouverte, les soviétiques étaient non pas méfiants de lui, mais des avions (1). Il est l'un des premiers à accomplir ce voyage par ce nouveau tracé. Il parle alors de ce qui « nous pend au nez » : « l'amoncellement du Sud sibérien » (2).

Amoncellement et jouissance

Désormais, les liaisons Paris-Tokyo sont directes et sans escale. La Russie, régulièrement, menace l'Europe de fermer son espace aérien en représailles de ses désaccords politiques ou se montre tatillonne à l'excès lorsqu'un cafouillage dans le dépôt du plan de vol se révèle. D'autres solutions existent, mais les possibilités sont minces. La route sud coûterait cher et prendrait du temps. De surcroît, il paraît difficile d'échapper à quelques territoires moins inhospitaliers il y a cinquante ans qu'aujourd'hui, notamment le Levant au-dessus duquel on peut lire quelques amoncellements qui n'ont rien à envier à ceux de la Sibérie, tant ils communiquent bien entre eux. La route nord serait une ultime échappatoire. Mais c'est presque devenu accessoire.

Lacan n'ignorait pas que l'arsenal nucléaire soviétique était stocké au Nord sibérien. Lorsqu'il parle de l'amoncellement du Sud sibérien, il ne se réfère pas à la réserve militaire. L'amoncellement est à lire littéralement, sous son acception d'épaisseur, d'étendue, de stockage, de réserve, de déchet, d'attente, de désert qui n'est pas vide, qui comptera pour l'avenir comme un dessin informe, épais. Puisque ça nous pend au nez, remarquons qu'une fois l'espace Schengen créé en Europe, nous avons été pris quelques années par l'ivresse de croire que les hommes pourraient circuler comme des marchandises. Or l'espace Schengen a repoussé les frontières pour les fermer sur un organe asphyxié qu'est l'Europe ; l'amoncellement est cet espace clôt à l'intérieur duquel, s'il est aisé de circuler, seuls les dentifrices et les barrettes de poissons préparées en barquettes entrent et sortent sans condition. L'amoncellement subsiste, augmente, fermente.



On dit de certains qu'ils sont les exclus de la mondialisation. En Europe, repoussant les barrières, on a rapproché leurs grillages. Les étendues sibériennes enferment leurs regards perdus. En France, sitôt franchies quelques routes, un rond-point trie les « bons » et les « mauvais » selon un ordonnancement savant que l'on reconnaît parfaitement : celui de l'arbitraire. On peut ouvrir le tiroir-caisse, faire miroiter du sonnante et du trébuchant, ça sonne faux et ça trébuche mal, sur des barrages faits en palettes et chasubles – le vêtement était si inconsidérément répandu chez les millions d'automobilistes et on cherchait depuis si longtemps un uniforme à remettre en service, qu'il fut trouvé dans le coffre et chacun fit ses classes. Mais lesquelles ?

Traitement

Jacques-Alain Miller, dans le « Paradigme 6 » de la jouissance, « Le non-rapport », pose « la disjonction de la jouissance et de l'Autre » (3). Ce constat explicite le ressort parfait d'un rond-point filtrant dont le meneur de jeu s'exprime toute la journée sur les écrans d'infos en continue. L'enjeu s'écrit : quel traitement de la jouissance comme telle si en passant par l'Autre ne fera qu'accentuer son avidité ? Par une formule très ciselée, Lacan fait remarquer à son retour du Japon qu'« il n'y a de droite que d'écriture, d'arpentage que du ciel » (4), pointant là que le traitement de la jouissance en passe aussi peu par la parole dialectique – fut-elle par exemple aujourd'hui élyséenne – que dans les promesses à tenir. La parole présidentielle, en France, en reste au réel d'une hallucination déplacée : « Qu'ils viennent me chercher », disait le Président durant l'été 2018 (5), désignant, sûr de lui, un horizon sans chaîne ; peut-être ne savait-il pas ce qu'il ferait démarrer. Les malins génies sont venus. À échéance prochaine, aucune écriture ne se montre.



Alors, par diversion, lâcheté ou croyance, on instruit le procès des répartitions budgétaires. On voit les adversaires ou les réconciliés de la théorie économique du ruissellement s'affronter ou se faire plaisir. C'est de ça dont on n'a cessé de parler ou d'entendre parler. Mais ce qui ruisselle n'est pas la menue monnaie, pas plus que ne ruissent les richesses fiscales ou les épargnes millénaires. Le ruissellement, ce terme qui fait aujourd'hui tellement jaser sous la bannière d'un fantasme par lequel l'argent des riches arroserait ceux qui ne le sont pas, est épuisé. À l'heure de l'économie financiarisée, c'est-à-dire à l'heure de

l'argent en carte bancaire et des banques d'ordinateurs, l'opération ne fonctionne pas. Lacan mentionne ainsi que « notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés » (6). Les as du *micro trading* et les as des ronds-points ont donc tout pour s'entendre.

Il y a fort à parier que ça finira comme ça : chacun fera son *micro trading* dans son coin, y compris à la campagne, y compris loin des salles de marchés qui sont finalement très vieilles et surannées comme l'ont été hier les salles de criées. Ainsi, cet ensemble renouvelé, qui se sépare de la démarche structuraliste, montre l'hors-sens sur fond duquel se distingue le littoral comme « condition décisive » (7).

Dans le paysage désertique sibérien, « la lettre qui fait rature s'y distingue d'être rupture, donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore » (8). Si nous étions pragmatiques, nous dirions que la vodka comme plaisir égoïste est préférable au salaire minimum ; le peuple ne s'en trouvera pas plus mal. En logique, la formule est valable ; en politique, elle passe mal. Toujours très informé, toujours dévastateur, Vladimir Poutine ne prévenait-il pas le président français de bien se tenir avec les manifestants, de ne pas trop cogner, de se rappeler les valeurs d'humanisme ? (9) Le voilà, celui qui s'y connaît en matière d'amoncellement et qui sait, chez les manifestants, trouver sa clientèle d'avenir.

Un littoral. Cet emploi de Lacan n'est pas une métaphore du cabotage des bateaux une fois que l'on ne peut plus sortir de chez soi. Un littoral en ceci qu'il ne fait pas frontière. C'est peut-être ce territoire-là que seule la psychanalyse aujourd'hui se propose d'explorer. En attendant, les populismes nombreux se déversent pour *ledit* amoncellement, à son profit, en ajoutent même. C'est là que Lacan parle d'un « essai de *sibériéthique* » (10), dont un certain nombre de gouvernants pourraient valablement s'inspirer.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 119

2 : *Ibid.*, p. 119

3 : Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 7-29. À retrouver [ici](#)

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 123

5 : Cf. « "Qu'ils viennent me chercher": la "provoc" de Macron », *lexpress.fr*, 25 juillet 2018, à retrouver [ici](#).

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 123

7 : *Ibid.*, p. 119

8 : *Ibid.*, p. 122

9 : Cf. Déclaration relayée par Maria Zakharova, porte-parole de la diplomatie russe, à l'occasion d'un point presse le 5 décembre 2018, cité par le média Sputnik, agence de presse multimédia internationale, soutenue officiellement par le gouvernement russe, à retrouver [ici](#).

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 119.

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Affordable Solution for better living

par Valérie Pera Guillot

Dans une pièce chorégraphique en trois actes, *Affordable Solution for better living* (1), Théo Mercier, plasticien, metteur en scène, et Steven Michel, danseur, chorégraphe, s'emparent du prêt-au-bonheur de masse que promeut le discours capitaliste pour en dévoiler la face sombre. Un objet est élevé au rang de totem, la bibliothèque Kallax d'Ikéo, autour de laquelle le corps de l'homme se métamorphose, affligé par les discours qui le contraignent.



Prélude. Les portes s'ouvrent. Dans une pièce sombre et nue, les spectateurs se dispersent autour d'une estrade. Au milieu d'eux, un homme sans visage, corseté dans un bas, revêtu d'un short de boxe, s'applique les impératifs d'une gymnastique implacable dans l'espace délimité par le plancher de bois. Rien d'aimable dans le comptage répétitif des coups qu'il s'assène devant nous, jusqu'au KO. La salle se vide.

Acte I. Maison, appartement, intérieur blanc, anonymat. Face aux spectateurs, un individu, le corps serré dans une combinaison de travail, le visage masqué sous un bas, effectue le montage systématique d'une bibliothèque Kallax livrée en pièces détachées. Il progresse en automate dans la construction du meuble. Enfermé dans cet habit de travail, le corps articulé en mouvements mécaniques, il obéit aux injonctions d'une voix off qui diffuse des maximes de tutoriels d'affirmation de soi : « Vous êtes positif », « C'est bien, c'est bien, qu'est-ce que c'est bien », « Tout s'intrique parce que vous avez l'intention de l'intrication ».

Intimation au bonheur dictée par une voix à tonalité féminine désincarnée, monocorde, mortifère. Le texte de Jonathan Drillet accompagne ce glissement de l'humain au robot, du sujet à l'objet. Cette première combinaison habille « un corps discipliné et lisse, qui représente un bon gars, en bonne santé, viril, qui fait bien son job... comme si sa chair était un uniforme », relève Théo Mercier.

Acte II. Pas de retour possible ; « sous le bleu de travail, il y a une personne blessée, un corps intime », poursuit le metteur en scène. Le deuxième acte s'ouvre sur un écorchement. L'homme qui s'est plié aux impératifs de son temps, une fois le travail achevé, se dépèce lentement de ce costume prêt-à-porter de travailleur appliqué, laissant apparaître son corps écorché. Il exhibe la dépouille qui l'enserrait. Cette peau qui ne revêt plus aucun corps fonctionne comme un clin d'œil de Théo Mercier, ancien résident de la Villa Médicis au maître de la Chapelle Sixtine : Michel Ange se libère de ses apparences et abandonne au regard du monde sa dépouille mortelle, dans un ultime salut, au moment où il entre dans l'incertitude de la fin.

La voix off s'est tue et l'homme s'adresse à lui-même : « je vais redéfinir l'espace ». Il tente de trouver sa place dans l'espace formaté qu'il s'est construit et qui l'enferme. Le corps erre dans un meublé standardisé, sans aspérité, mis à disposition par la grande distribution pour du bonheur pour tous, le même pour tous.

Il ouvre la porte du placard, des chants d'oiseaux accompagnent son geste ; vendus en coffret, ils rappellent la nature et assurent le bien-être chez soi. L'homme a lâché prise, il atteint la zénitude. Mais le corps reste celui d'un écorché, il tourne autour d'un téléphone. Attente d'un appel auquel répond le silence, et la solitude se creuse, absolue.

Derrière le rêve, le cauchemar. Peu à peu, les chants d'oiseaux se mêlent à des phrases hachées, les souvenirs, les mots se perdent sous la violence des sons assourdissants d'une nature déchaînée. Le foyer, la maison, ce qui devait être le plus familier, devient un espace inquiétant, de plus en plus étranger, *Unheimlich*. L'angoisse est à son paroxysme. Le corps perd le contrôle de ses mouvements, prisonnier de bruits déchirants, il s'agite, tremble, tombe, se relève, cherche refuge dans un lit d'enfant, sous une table. Mais le cauchemar redouble de puissance. L'homme s'accroche au téléphone, dans l'attente d'un appel, en vain. À son cri de détresse, « Maman appelle ! », répond le silence du vide. Dans un acte ultime, l'homme se réfugie dans le placard, referme les portes sur lui. Silence. Le téléphone sonne. Trop tard.

Au-delà de cette performance, Théo Mercier nous ouvre les portes d'un monde où le beau ne cache pas l'obsolescence programmée de notre humaine condition. Inquiétant et sensible, son travail relève d'une ironie propre à l'époque de l'Autre qui n'existe pas, mais où l'art ne désarme pas devant les impasses des discours établis.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI